

MARIJA GIMBUTAS, *THE GODDESSES AND GODS OF OLD EUROPE. MYTHS AND CULT IMAGES*, 304 p.+171 dessins et 245 photos, Thames and Hudson, London, 1984.

Cette nouvelle édition du livre de notre collègue de l'Université de Los Angeles ne diffère que très peu de l'édition précédente, que nous avons discutée dans un compte rendu il y a quelque années (v. SCIVA, 30/2, 1979, p. 311-314). Par conséquent nous nous arrêterons cette fois moins sur ses interprétations des statuettes néo- et énéolithiques et de certains motifs décoratifs de ce qu'elle appelle « Old Europe » (déesse oiseau, déesse serpent, déesse abeille ; spirale = serpent), que nous jugeons tout à fait subjectives et sans aucune base réelle, pour relever surtout quelques-unes de ses opinions à propos des faits purement archéologico-historiques des problèmes traités.

Signalons d'abord le changement partiel — mais significatif — du titre du livre : ce sont maintenant les déesses qui ont la priorité, car — selon l'auteur (p. 10, introduction à cette nouvelle édition) — les découvertes des dix années écoulées depuis l'apparition de la première édition auraient servi à raffermir et à soutenir son point de vue sur ce qu'elle appelle « la culture de l'Old Europe », caractérisée « par la domination de la femme dans la société et l'adoration d'une déesse incarnant le principe créateur comme Source et Donnesse de Tout », tandis que les hommes avaient un rôle secondaire. En même temps, la date du commencement de cette *Old Europe* (c'est-à-dire le début du néolithique) a été elle aussi un peu changée : au lieu de 7.000 ans BC, on indique la date de 6500 BC, bien que cette modification n'ait pas été faite aussi dans le texte (v. p. 19) et dans la légende de la première carte.

Le terme de *Old Europe* indique, selon l'auteur, « une culture matrifocale et probablement matrilineaire, agricole et sédentaire, égalitaire et pacifique », ce qui ne veut pas dire — même si c'était totalement exact — que la femme avait un rôle dominant ! D'autre part, s'il est vrai que, pendant le néolithique ancien et, en partie aussi, pendant le néolithique évolué (dénomination que nous préférons au « néolithique moyen »), la société était matrilineaire, nous sommes d'avis que même avant le début de la période énéolithique (ou chalcolithique) la société était devenue patriarcale, n'étant plus « égalitaire ». En effet, si l'on prend en considération, parmi d'autres faits, les mobiliers des tombes de la nécropole énéolithique de Varna (indiquée sur une des cartes, mais sans qu'on relève dans le texte son importance justement du point de l'inégalité sociale), il n'y a aucun doute — vu la très grande différence entre le mobilier des diverses tombes — qu'on ne peut plus parler d'une égalité sociale, car il y avait un clivage social assez marqué. C'est à juste titre, croyons-nous, que le collègue C. Renfrew parle de « chéféries » pendant cette période, ce qui signifie par soi-même une inégalité sociale.

En ce qui concerne l'affirmation (p.10) que « l'analyse de l'imagerie mythique old-européenne » aurait « reconstitué une liaison entre la réalité du paléolithique supérieur et le sous-strate pré-indo-européen de la culture européenne », nous devons dire qu'elle n'est pas appuyée par les faits, du moment que dans tout le Sud-Est de l'Europe on n'a pas trouvé jusqu'à présent des statuettes paléolithiques qui pourraient

représenter les « ancêtres » des dizaines des milliers de statuettes néolithiques et énéolithiques de cette région. Car, bien que l'auteur ne partage pas l'avis de la grande majorité de nos collègues à propos de la région où il faut chercher l'origine du néolithique sud-est européen — c'est-à-dire l'Asie Antérieure (soit à suite des migrations successives de groupes de population, soit — tout au moins — par influences culturelles), il suffit de mettre en parallèle les principaux types de l'Asie Antérieure et ceux du Sud-Est de l'Europe pour reconnaître que ces derniers ne font que reproduire les prototypes néolithiques des premiers. Il ne s'agit pas d'être partisan à tout prix de la théorie « Ex Oriente lux » pour se rendre à l'évidence : le fait même que le plus ancien néolithique de l'Europe a été identifié justement au Sud de la Péninsule des Balkans, tout près de l'Asie Mineure, est significatif.

Avant d'analyser le texte proprement dit, quelques mots à propos des cartes de ce volume. Sur la carte n° I — « aire de civilisation autochtone européenne de c. 7000 — 3500 BC en relation avec le reste de l'Europe » — cette aire comprend le Sud-Est de l'Europe, les régions orientales de la Hongrie, le Sud de l'Italie, et aussi toute la zone côtière occidentale de l'Asie Mineure. Est-ce que cela signifie que le néolithique de l'Asie Mineure fait partie, lui aussi, de la « civilisation autochtone européenne », ou bien l'auteur reconnaît, sans le dire, que c'est justement dans l'Asie Mineure qu'il faut chercher le foyer d'où est parti le néolithique européen ?

Selon la carte n° II, pendant les VII^e et VI^e millénaires BC, existaient, dans la Péninsule des Balkans et dans la région danubienne, les complexes céramiques de Starčevo et Sesklo, d'une part, et celui de Karanovo, d'autre part. Dans le premier est englobée aussi, à juste titre, toute l'aire de la variante Criș, laquelle ne peut pas être considérée une civilisation à part. Cependant, le « complexe Karanovo » est une construction artificielle, car dans le tell de Karanovo lui-même il y a des civilisations différentes. Il est d'ailleurs surprenant que la civilisation de Hamangia ne figure pas sur cette carte, du moment que l'auteur la date de 5500—4500 BC (v. carte n° VII), donc à partir du commencement de la deuxième moitié du VI^e millénaire BC, d'autant plus que cette civilisation est totalement différente des autres civilisations de l'Old Europe.

Sur la carte n° III (période chalcolithique, V^e millénaire BC — que l'auteur appelle, p. 40, « ère chalcolithique ») — la frontière méridionale du soi-disant « groupe moldave » (culture de Cucuteni) est prolongée vers l'Ouest tout le long des Carpates jusqu'en Ollénic, bien qu'on n'ait jamais signalé des sites de cette culture plus à l'Ouest de l'extrémité nord-orientale de la Munlénic (dép. de Buzău). D'autre part, il n'est pas exact que la culture de Petrești ait occupé le Sud-Est de la Transylvanie, zone appartenant à la culture de Cucuteni. De même, la culture de Tisa n'a été identifiée que dans les régions occidentales de la Roumanie, tandis que la culture de Tiszapolgár (Românești) a pénétré beaucoup plus à l'Est de la limite indiquée sur cette carte (observation valable aussi pour la carte n° VI).

En ce qui concerne la carte n° IV (« aire de la culture de Vinča et sites mentionnés dans le texte »), il faut préciser que les localités Dudești et Parța sont placées dans le Sud-Ouest de l'Olténie, bien que Dudeștii Noi (qui n'est pas la même localité que Dudești) et Parța se trouvent beaucoup plus à l'Ouest, dans le Banat. De même, aucune des localités de l'Olténie où l'on a découvert des sites de la culture de Vinča n'est indiquée sur la carte, quoique parmi les statuettes illustrées dans le volume il y ait aussi quelques-unes provenant de Rast. Enfin, Tărtăria ne se trouve pas sur la rive droite du Mureș, mais bien sur la rive gauche, très près de Turdaș, localité située en réalité beaucoup plus à l'Ouest de sa position sur cette carte. Mentionnons, en passant, qu'il ne nous semble pas justifié de simplifier le nom de Anzabegovo, de la Macédoine yougoslave (Anza, dans le texte), car il faut respecter les noms officiels.

Sur la carte n° VII aussi plusieurs localités ne sont pas correctement placées : Sălcuța est située en réalité plus au centre de l'Olténie et Vădastra se trouve plus à l'Est, assez proche de la rivière de l'Olt. D'autre part, le site de Rast n'a rien à voir avec les cultures de Karanovo, Boian-Gumelnița et Hamangia (auxquelles est consacrée cette carte), car il s'agit d'un site typique pour la culture de Vinča ! Cernica, Dudești et Vidra ne se trouvent pas à l'Est de Bucarest : Dudești est un quartier périphérique de Bucarest, Cernica est située près de la limite sud-orientale de la ville, tandis que Vidra se trouve assez loin, au Sud. En même temps, le site de Boian se trouve en réalité à l'Est de Sultana, tandis que sur la carte il est placé à l'Ouest et, dans la Dobroudja, Hlrșova est placée sur le littoral de la Mer Noire, bien qu'elle se trouve sur le Danube !

Enfin, sur la carte n° VIII (culture de Cucuteni — Tripolie), ses limites occidentale et méridionale sont erronées.

En effet (comme nous l'avons signalé plus haut), la limite méridionale englobe non seulement toute la région des collines de la Munténie, mais aussi le Nord-Est de l'Olténie, ce qui est tout à fait inexact, tandis que, en Transylvanie, aussi, l'aire de diffusion de cette culture est agrandie d'une manière injustifiée. Et, d'ailleurs, l'assertion de l'auteur selon laquelle la limite occidentale de la culture de Cucuteni ne serait pas « certaine » n'est pas exacte, les sites de celle-ci se limitant au coin sud-oriental de la Transylvanie, dans les vallées supérieures de l'Olt et du Mureș. D'autre part, quelques-uns des sites mêmes sont placés assez loin de leur position exacte. Par exemple, aucune des quatre localités placées sur la carte le long du Siret n'est située près de cette rivière, mais beaucoup plus à l'Ouest, tandis que Trusești se trouve plus au Nord.

Si nous avons jugé nécessaire d'insister sur le problème des cartes, c'est pour éviter qu'à l'avenir d'autres collègues répètent ces erreurs. Passons maintenant au texte proprement dit, sans pourtant insister sur les théories cosmogoniques de l'auteur.

Selon notre opinion, il n'y a aucune raison pour affirmer que la culture de Petrești puisse être considérée comme faisant partie des civilisations du « Bassin moyen du Danube » (p. 27), du moment que son aire de diffusion se trouve seulement à l'intérieur de la Transylvanie, région qui ne se situe pas dans le bassin du Danube. D'autre part, affirmer que cette culture est « strictement liée et contemporaine des civilisations de Karanovo et de Cucuteni » peut mener à de graves confusions. Tout d'abord, elle n'est pas « strictement contemporaines » de la culture de Cucuteni, car elle commence un peu plus tôt et finit aussi son existence avant la fin de Cucuteni. Si elle a joué un certain rôle, selon notre opinion, à la naissance de la culture de Cucuteni, son origine n'est pas, jusqu'à ce jour, bien précisée, bien qu'on ait formulé à ce sujet beaucoup de théories. Cependant, personne — à ce que nous sachions — n'a mis son origine en relation avec l'avance vers le Nord, le long de la rivière de l'Olt, des populations de la civilisation de Karanovo (p. 28—29), même si l'on a parlé des relations avec la civilisation de Dimini, de Thessalie. Et l'on ne peut pas parler de « la civilisation de Karanovo », car c'est seulement la couche Karanovo VI qui appartient à la civilisation Gumelnița — ou, si l'on préfère, à la civilisation Gumelnița-Karanovo VI. De même, l'affirmation que

« pendant la phase III, des éléments (de Karanovo) sont arrivés, probablement par une expansion ethnique, dans les régions du Danube inférieur, où — au Nord du fleuve — ils se sont confrontés avec les porteurs de la culture centrale-européenne à céramique rubanée, qui occupaient le Bas-Danube, et avec le groupe de Hamangia sur le bord de la mer Noire » (p. 30) est tout à fait inexacte. Tout d'abord parce que les porteurs de la civilisation à céramique rubanée ne sont jamais arrivés jusqu'au Danube, car ils ont pénétré seulement jusqu'au Nord de la Munténie, où ils sont entrés en relation avec les tribus de la culture de Boian. La céramique rubanée découverte à Dudești (Bucarest) est le résultat des contacts avec les tribus de la culture de Dudești. Il est vrai que, selon l'opinion de l'auteur, « les groupes Marica, Vădastra et Boian ne sont pas des cultures différentes mais des parties intégrales d'une civilisation qui, dans son étape et son aspect avancés, est connu comme civilisation de Gumelnița » (p. 31—32), mais c'est une opinion tout à fait personnelle à laquelle aucun archéologue qui connaît bien ces cultures ne pourrait souscrire, car chacune de ces cultures a des caractéristiques propres bien marquées. Bien que les cultures de Maritza et de Boian aient été les « parents » de la culture de Gumelnița, celle-ci ne peut pas être considérée seulement une « étape et un aspect avancé » de Maritza et de Boian, mais bien une culture à part.

En ce qui concerne la culture de Vinča (ou, mieux, Vinča-Turdaș) il ne nous semble pas possible qu'on puisse englober toute son évolution au chalcolithique, car ses premières phases — A et B — appartiennent certainement au néolithique. Cependant, si l'auteur a raison de ne pas accorder aux tablettes de Tărtăria l'importance qu'on leur a trop souvent attribuée pour démontrer les soi-disant relations *directes* avec la Mésopotamie et pour dater beaucoup trop tard le début de la culture de Vinča) il nous est difficile d'accepter son point de vue à propos de l'origine autochtone de la céramique noire, polie et cannelée de la région orientale des Balkans, introduite au centre des Balkans (c'est-à-dire dans l'aire de la culture de Vinča, par le permanent contact culturel et par les échanges entre ces deux régions des Balkans, du moment que cette technique est connue depuis le néolithique ancien en Asie Mineure. C'est justement de cette région qu'est parti le courant (migrations successives ou, si l'on préfère, seulement des influences culturelles) qui a été à l'origine du néolithique ancien des Balkans. Mais cela ne veut pas dire que les cultures néolithiques des Balkans aient été « inférieures » de tous les points de vue à celles de l'Asie Antérieure, opinion attribuée aux chercheurs qui admettent la dépendance initiale du néolithique ancien des Balkans de celui de l'Asie.

En même temps, nous ne croyons pas qu'on puisse parler — « pour simplifier la terminologie » — « d'un seul bloc culturel » au néolithique, nommé « The Aegean and Central Balkan Neolithic », dans lequel l'auteur a incorporé aussi la Moldavie, qui est située tout à fait en dehors de ces régions, du moment que les Balkans se situent seulement au Sud du Danube. Les caractères communs des cultures néolithiques et énéolithiques du Sud-Est de l'Europe ont été soulignés il y a déjà plus de 40 ans par nous mêmes et par d'autres chercheurs, mais cela n'empêche pas qu'il y ait aussi d'importantes différences entre les diverses cultures pour ne pas renoncer à la terminologie consacrée. On peut, en effet, parler d'une « unité dans la diversité », sans négliger les particularités, qui font de ces cultures des individualités bien précisées, fait essentiel que l'auteur minimise aussi pour la période énéolithique, en affirmant que « le chalcolithique balkanique consiste en deux civilisations différentes : Hamangia, sur le bord de la Mer Noire et Maritza-Boian-Gumelnița en Roumanie, Bulgarie et le NE de la Grèce » (p.30). La civilisation de Hamangia ne date pas du chalcolithique, mais bien du néolithique évolué (l'inventeur l'avait même considérée, à tort, la plus ancienne civilisation néolithique de toute la Roumanie !) et, d'autre part, il est surprenant que l'auteur reprenne à son compte l'erreur de dire qu'il s'agit d'une céramique « à décor cardinal », erreur que nous avons depuis longtemps combattue et à laquelle ont renoncé tous les chercheurs.

L'affirmation que la culture de Boian serait « la variante septentrionale de la culture est-balkanique » et, pendant sa

deuxième phase, « elle se serait répandue jusqu'en Moldavie » (p. 31–32) ne fait que reprendre une théorie assez ancienne de quelques chercheurs roumains, que Hortensia Dumit rescu et nous-même avions combattue presque une dizaine d'années jusqu'à ce que son auteur l'ait abandonnée lui-même, en reconnaissant qu'il s'agit d'une toute autre culture — la culture de Précucuteni, ayant à sa base un fonds rubané sur lequel se sont greffés certains éléments (surtout le décor excisé) de la culture de Boian. Il faut préciser, d'ailleurs, qu'on n'a découvert *aucun* site Boian en Moldavie, ce qui a déterminé un collègue de placer en Munténie du Nord-Est la région de formation de la culture Précucuteni. Et, du moment que l'auteur refuse de reconnaître l'existence de cette culture, elle affirme (p.34) que la culture de Précucuteni serait « le poste extrême-septentrional de l'ancienne culture européenne », ses porteurs étant « des indigènes et des méditerranéens infiltrés », tandis que « les influences du Sud-Ouest et de l'Est des Balkans ont joué un rôle important à son commencement et pendant son évolution », affirmation trop catégorique, qu'il est difficile de partager.

Nous ne nous arrêtons pas ici sur « les signes linéaires (probablement une écriture) », ayant discuté ce problème dans le numéro précédent de cette revue (cf. *Dacia*, NS, LXX, 1985).

Nous avons démontré assez souvent que la culture de Cucuteni est née de la culture Précucuteni et de certaines influences exercées par les cultures de Petrești et de Gumelnița, et nous ne comprenons pas de quels « méditerranéens » il s'agit. Selon notre opinion, maintes fois précisée, les populations du néolithique ancien du Sud-Est de l'Europe n'étaient pas de race indo-européenne, mais bien méditerranéenne-anatolienne, pré-indoeuropéenne, qui avaient peu à peu pénétré vers le Nord, en assimilant les populations épipaléolithiques. A l'époque de la formation de la culture de Cucuteni, ces populations « indigènes » avaient depuis longtemps disparu et par conséquent elles n'ont pas pu faire partie des porteurs de la culture de Cucuteni. D'autre part, parler de 12 phases de cette culture (p. 33) est pour le moins exagérée, même si l'on inclût aussi les étapes des trois phases (A, A–B et B) connues par tout le monde. Il n'est pas exact que les sites cucuténiens aient été seulement plus tard installés sur les hauteurs, car — dès la phase A — presque tous ces sites étaient réellement installés sur des promontoires qui dominaient la région environnante.

En ce qui concerne son opinion que « pendant la deuxième moitié du IV^e millénaire la civilisation de Cucuteni est devenue une civilisation urbaine », il faut attendre les résultats des fouilles futures (même si en Ukraine on a identifié, à l'aide des photos aériennes, de très grands sites, avec plus de 1.000 maisons) pour voir si ces sites remplissent les conditions pour être considérées de vraies villes, la grandeur seule d'une station n'étant pas suffisante pour l'appeler « ville ». Même de nos jours il existe des villages ayant plus de dix milles habitants, sans qu'ils soient des villes.

Avec l'affirmation que « la civilisation de Cucuteni a évolué jusqu'au milieu du IV^e millénaire quand elle a été troublée et transformée » par ce que l'auteur appelle « la vague Kourgan 2 », on peut dire que prennent fin les considérations concernant l'origine et l'évolution du néolithique de l'Old Europe, les chapitres suivants étant consacrés aux interprétations de l'art de cette « ancienne Europe ». Et, vu qu'il est impossible de nous arrêter sur chacune de ces interprétations, nous nous contenterons de signaler seulement quelques-unes qui indiquent mieux les conceptions de l'auteur dans ce domaine.

Tout d'abord, selon elle, « les motifs décoratifs des figurines indiquent les costumes de l'époque », qu'elle décrit en détail, en faisant preuve d'une remarquable imagination. « Beaucoup de ces costumes des Balkans datant des V^e et IV^e millénaires », écrit-elle, « peuvent être reconnus dans les représentations des déesses et de leurs adorateurs conservés sur les fresques minoennes, sur les statuettes ... du II^e millénaire. Le costume minoen peut représenter l'apogée d'une tradition commencée au néolithique européen » (p. 55). Plus loin (p. 57) on nous dit que toutes les statuettes de la

culture de Vinča portent un masque — point de vue partagé depuis longtemps par un assez grand nombre d'archéologues, bien qu'elle affirme (p. 58) qu'« on n'a pas parlé qu'incidemment des masques des statuettes de Vinča », ce qui n'est pas tout à fait conforme à la réalité ... D'autre part, si « les motifs décoratifs des statuettes indiquent les costumes », il est difficile de comprendre pourquoi les spirales indiqueraient des serpents et, en même temps, pourquoi les statuettes décorées de spirales seraient les images de la « déesse serpent ».

Le vase en forme de panier à deux anses surmontées chacune d'une tête stylisée — qui indiqueraient « la protection divine en forme d'un bélier et d'un taureau »! — est rangé par l'auteur parmi les sanctuaires néolithiques « consisting of two temples supported on a substruction » (ill. 40), interprétation tout à fait subjective. En même temps, le vase de Vădastra, surmonté d'une tête humaine (reconstituée), serait « un modèle de temple » (fig. 91), quoique le profil même de ce vase (illustré lui-aussi) montre clairement qu'il s'agit d'un récipient, bien entendu en relation avec le culte. En ce qui concerne le sanctuaire découvert par nous dans la couche Boian du tell de Căscioarele, quoiqu'on écrive dans le texte (p. 71) que les deux colonnes peintes se trouvaient à l'intérieur d'une salle aux parois peintes elles-aussi — ce qui est exact — dans la légende de la fig. 31 on nous dit que la grande colonne avait été trouvée « à l'entrée du sanctuaire ».

Les sanctuaires néolithiques de l'Old Europe sont mis en parallèle avec les chapelles minoennes et mycéniennes, « le sanctuaire de Căscioarele ayant des pendants dans les villes de Crète et de la Grèce mycénienne », car dans les palais de Crète il y a toujours « des chambres avec un pilier au milieu » (p. 78). S'il est évident qu'il s'agit du même culte du pilier, on ne peut pas comparer le sanctuaire de Căscioarele avec les chambres à pilier des palais crétois, du moment que — selon les dates C 14 calibrées — il y a un décalage d'au moins deux millénaires entre ces constructions.

Enfin, pour ne pas trop prolonger ce compte rendu, mentionnons d'abord que, selon l'auteur, on ne devrait plus parler de statuettes stéatopyges, car celles-ci auraient toutes « an egg (hollow) inside the buttocks » (p. 107 et fig. 62), tandis que la spirale qui décore quelquefois leurs fesses serait ... « un serpent roulant autour de celles-ci ». Nous ne croyons pas qu'on puisse attribuer aux néolithiques une telle ignorance en ce qui concerne la partie du corps des femmes où prend naissance la vie de l'enfant ! La même interprétation est donnée, d'ailleurs, aux cercles peints à l'intérieur des oiseaux qui décorent certains vases minoens, bien que sur l'un des vases illustrés (fig. 80) tout autour de l'oiseau il y ait encore d'autres cercles noirs similaires. D'autre part, la figure humaine modelée sur un fragment d'écuelle de Ruginoasa (ill. 119) représenterait « les yeux et le bec de la Déesse Oiseau », bien qu'il s'agisse simplement des yeux, des sourcils et du nez d'une figure humaine ! D'autant plus que le nez n'est pas modelé, cette fois-ci, en « bec d'oiseau », mais d'une manière plus proche de la réalité. Les statuettes de la phase Cucuteni A (ill. 128–129) seraient « Snake or Bird Goddess », quoiqu'il n'y ait rien qui puisse suggérer objectivement un oiseau ou un serpent. Le fait même que l'auteur écrit « or », prouve qu'elle n'est pas du tout sûre de ses interprétations. La statuette assise de Bordjos (Yougoslavie), avec une écuelle sur le genoux, serait « une scène possible de l'invocation de la pluie » (ill. 94), tandis qu'une statuette de l'Attique (ill. 122) aurait « un long cou phallique ». Même un vase sphérique de Butmir est décrit comme un « Phallus-shaped vase » (ill. 226), bien que pendant presque un siècle depuis sa découverte personne n'ait pensé à lui attribuer cette forme !

Certaines silhouettes stylisées, en relief ou peintes, sur la poterie des cultures Prolo-Seskelo, à céramique rubanée et même Cucuteni (fig. 142–144) représenteraient « la déesse abeille », et les doubles haches de Crète et de Mycènes seraient des ... « papillons » (fig. 149 et 151) ou des « ailes des déesses » (fig. 152–153). Le vase anthropomorphe de Sulfana (fig. 155) aurait sa main gauche portée « à la lèvre ou à une flûte de Pan » et le renard de Pietrele (ill. 161) est de-

venu un pauvre « Reclining dog », bien qu'il saute aux yeux qu'il soit bel et bien un renard à longue queue touffue, tandis que l'anse en forme d'animal de certains couvercles de la culture de Cucuteni représenterait un chien. . . En même temps, les animaux peints sur un vase de Valea Lupului (ill. 164 et fig. 122) seraient eux aussi des chiens, quoique leurs griffes et même leur attitude dénotent qu'on soit en présence d'animaux sauvages. Les animaux peints sur un vase de Bilcze Zlote seraient des chiens volant « above the cosmic disc course » (ill. 165) et ceux qui décorent un frag-

ment de vase de Sipiņi, peints des deux côtés d'un ar seraient « des chiens qui gardent l'arbre de la vie » (fig. 1

Cependant, toute chose doit avoir une fin — et n'importe quel rendu doit lui aussi respecter cette règle universelle. . . Ajoutons seulement qu'il y aurait beaucoup d'autres curiosités à signaler dans ce livre et, qu'en fin de compte nous regrettons d'avoir été obligé de critiquer encore une fois ce livre de notre distingué collègue.

Vladimir Dumitrescu

CHR. PODZUWEIT, *Trojanische Gefäßformen der Frühbronzezeit in Anatolien, der Agäis und angrenzenden Gebieten*, Ed. Philipp von Zabern, Mainz, 1979, 249 p.+33 pl. et 26 annexes

Ce volume — la première monographie d'une série initiée par la Commission internationale pour l'étude de la préhistoire des Balkans auprès de l'Académie des Sciences de Heidelberg (parue sous la direction du regretté collègue Vl. Milojević) — est, selon la définition toute à fait exacte de l'auteur, « une contribution à la stratigraphie comparée » des régions mentionnées dans le titre même et, il faut le préciser dès le début, une très sérieuse contribution au problème étudié. L'auteur s'est proposé d'établir un système chronologique pour l'Asie Mineure et ses îles et comparer ce système avec les régions voisines, ayant comme point de départ la céramique de Troie, de Thermi et de Polychoini — c'est-à-dire des stations à stratigraphie bien précisée —, mais aussi les découvertes de Yortan et la céramique apparentée à celle de cette nécropole. Il est d'avis avec raison, selon nous, que la région nord-égéenne — et, en premier lieu, Troie — détiennent une position centrale quant aux relations des Balkans avec l'Asie Mineure, problème qui a déjà constitué l'objet de toute une série de systèmes chronologiques (mentionnés dans les notes). A cause justement des différences existant entre ces systèmes, l'auteur a considéré « indispensable » de systématiser de nouveau toute la céramique de Troie — en utilisant aussi les résultats des dernières fouilles, pour l'englober dans un système unitaire. L'auteur est arrivé à ce résultat en partant de la céramique des cinq premières couches de Troie, généralement attribuées au Bronze Ancien, sans exclure d'autres catégories d'objets. Il nous prévient qu'il a utilisé « un système généralement accepté par la recherche internationale », en tenant compte de la fonction des différents vases : I. Vases pour recevoir (« Aufnahme ») des aliments (plats, écuelles, tasses et verres) ; II, vases pour conserver les aliments (carafes, cruches *Krüge*, amphores, petits vases à provisions et pithoi) ; III, vases pour préparer les aliments (pots) ; IV, couvercles ; V, autres formes. Après cette première classification, toutes les formes des vases sont divisées en 11 « classes », indiquées dans les annexes par des chiffres arabes : 1, plats et écuelles ; 2, tasses ; 3, verres (coupes) ; 4, carafes ; 5, cruches ; 6, amphores ; 7, petits vases de provisions ; 8, pithoi ; 9, seaux et pots ; 10, couvercles ; 11, autres formes. Chacune de ces classes est divisée en formes, indiquées par des capitales latines, divisées à leur tour en types (chiffres latines) et suivies par les variantes (lettres latines) et, finalement, les sous-variantes (indiquées de nouveau avec des chiffres arabes). Pour rendre ce système (très compliqué, selon nous) plus aisé au lecteur, l'auteur l'illustre par le schéma suivant : I : Ecuelle ; E : écuelle à rebord brisé ; IV, au profil en forme de Z : a : à lèvres droite et rebord brisé ; 2 : au rebord gonflé comme une tige de maïs (*kolbenartig*). Chaque pièce peut avoir tout au plus cinq indicatifs (par exemple : I.E.IV.a2), mais d'habitude on mentionne seulement la classe et la forme (par ex. I E). L'auteur définit ensuite les classes et les détails à l'aide desquels les vases sont encadrés dans les 11 classes, le schéma présenté étant seulement un moyen d'orientation, les exemples illustrés sur les pls. 1, 4, 6, 11, 15, 17, 18, 22 et 24 étant, bien entendu, plus concluants que la simple description des vases. Sur l'annexe 27 est systématisée et classée la cérami-

que de Troie, les formes, les types et les variantes é insérés en fonction de leur position stratigraphique et chronologique, annexe qui constitue le point de départ de la partie « comparative » du volume.

Après cet exposé de la méthode, un chapitre est dédié à l'histoire des recherches entreprises à Troie et dans l'Océan de l'Asie Mineure, suivi d'un autre chapitre consacré à la stratigraphie comparée : le Nord-Ouest de l'Anatolie (Thermi, Poliochni, le tumultus de Protésilaos — bien celui-ci se trouve au Nord de la Mer de Marmara, dans la péninsule de Galipoli) et, ensuite, le Sud-Ouest de l'Anatolie (Beyce-Sultan, Karas-Semayük, Aphrodisias, etc.). La fonction de toutes ces stations est étudiée à partir de la stratigraphie, encadrée dans les groupes déjà établis, et mise en parallèle avec la céramique de Troie. Le chapitre sur « Sites comparables » débute avec la nécropole de Yortan suivie par les découvertes de Tarsus, Samos (Tigani, Ilios) et Emporio, et par les conclusions (intitulées « Zusammenfassung »), le reste du volume étant constitué par des catalogues (p. 107—239) et les légendes, pl. 1—33 et ann. 1—27 (p. 238—249). Dans le même chapitre final, l'auteur discute les découvertes de l'Anatolie Centrale, de Bulgarie, de la Macédoine, des îles égéennes et de la Grèce continentale.

Pour établir les synchronismes avec les sites de Bulgarie, l'auteur passe en revue les découvertes de Ezero, Mikh Karanovo et Juvatic, connues en 1978 (car il n'a pas évidemment, la possibilité d'utiliser aussi la monographie publiée pour le tell de Ezero, parue en 1979), étant donné que le Bronze Ancien de Bulgarie a encore besoin d'être mieux classifié et que, en tout cas, on ne peut pas parler de commencement de cette période avant le début de la période en Anatolie. Cette conclusion est en contradiction (formelle, cependant) avec les opinions des chercheurs Ezero, selon lesquels il serait très probable que la période A de Ezero — pendant laquelle « on n'a pas trouvé de sites authentiques des formes Troie I — date surtout d'une période pré-troienne », de nombreuses séries parallèles apparaissant surtout dans les niveaux Ezero B, tandis que la céramique du type Troie I n'est représentée que d'une manière tout à fait sporadique pendant cette période (Monographie *Ezero*, p. 540). Il nous faut cependant remarquer que « anses tunnel » — tout à fait caractéristiques pour les céramiques du Bronze Ancien de Troie (v.p. ex. pl. 27 du volume de notre auteur) se retrouvent à partir des niveaux de la phase Ezero A, même si elles deviennent plus nombreuses dans les couches de la phase de transition de Ezero A à Ezero B (Monographie *Ezero*, tableau 220, 203). Cependant, si les conclusions des chercheurs de Ezero semblent contredire la conclusion de Chr. Podzuweit, nous sommes d'avis qu'il s'agit plutôt d'une contradiction formelle, car les auteurs de la monographie de Ezero englobent dans le Bronze Ancien toutes les découvertes qui, selon les chercheurs roumains, appartiennent à la période de transition de l'énéolithique à l'âge du Bronze. D'autre part, il n'est pas sans intérêt de rappeler — entre parenthèses — que les auteurs de la monographie *Ezero* sont d'avis que les découvertes datant d'